F Rév 1563 t. 1
Cote
F Rév
19386

ADRESSE
AUX DÉPUTÉS
DE LA SECONDE LÉGISLATURE;
PAR M. GRÉGOIRE,
Membre de la première.

Lue à la Société des Amis de la Constitution, séante aux Jacobins de Paris, & imprimée par son ordre, pour être distribuée aux nouveaux Députés, & envoyée aux Sociétés affiliées.

DE tous les points de l'empire, le vœu de vos concitoyens vous députe au congrès national, & la nation vous y appelle; il est temps que les fondateurs de la constitution, les créateurs de la France nouvelle, remettent en vos mains les rênes du pouvoir qui commençoient à flotter dans les nôtres. Quelques-uns d'entre nous couroient encore dans la carrière; mais un grand nombre s'y traînoient, & des chûtes fréquentes ont annoncé leur épuisement, constaté leur impéritie, ou signalé leur corruption. La liberté inquiète & meurtrie vous tend les bras; vingt-cinq millions d'hommes ont les yeux fixés sur vous; ils espèrent que vous consoliderez notre ouvrage. Salut à nos successeurs.

Si à l'éclat des talens vous joignez celui des vertus, si vous apportez en tribut à la patrie la fierté des Spartiates & le courage des Romains; si, également inaccessibles aux terreurs & aux caresses, vous marchez invariablement

THE NEWBERRY
LIBRARY

ſur la ligne du bien, vous trouverez *quelques* modèles parmi vos devanciers.

Puiſſiez-vous, les uns juſtifier, les autres démentir les récits de la renommée qui vous a précédés dans la capitale! A côté d'une impoſante majorité, qui conſolera la patrie, on montre déja ceux qui, admis par la loi dans ſon ſanctuaire, en ſont repouſſés par la confiance publique; parce qu'ils ont ſouillé la pureté des élections, fait mouvoir les reſſorts de la cabale, & ſoudoyé la baſſeſſe.

Déjà l'on déſigne ceux qui ſont ſuſceptibles d'être achetés ou ſéduits par le miniſtère; car les cours ſeront à jamais les ennemies irréconciliables de la liberté; & preſque toujours ceux qui les habitent ne ſe croiront heureux que par l'oppreſſion & le malheur des peuples. Hommes vertueux, vous êtes dignes d'être calomniés; vous le ſerez; mais la juſtice arrachera vos noms à l'impoſture, pour les préſenter à notre eſtime. Hommes pervers, vous ſerez jugés, & chacun aura droit d'imprimer ſur votre front le ſceau de l'ignominie, le fer rouge de la vérité.

J'arrive à la fin de ma carrière politique. Tout citoyen a miſſion pour interroger ma conduite. Je déſire cette épreuve; j'uſe de la même faculté envers ceux qui figuroient à côté de moi ſur la ſcène. Décidé intrépidement à publier toutes les vérités que je croirai utiles au bonheur des hommes, réſolu à démaſquer tous les traîtres, je vais tracer quelques tableaux hideux. Eſt-ce ma faute s'ils ſont d'après nature? Ceux qui oſeroient s'en plaindre, avoueroient par-là même leur turpitude, & cet aveu ſeroit inutile, car je vais buriner leurs phyſionomies.

On demande s'il eſt utile de montrer ainſi les ames à nud. Je réponds que tout homme public doit compte au public; & celui qui refuſeroit de mettre ſes œuvres en évidence, par-là même ſeroit jugé. La corruption étant une maladie du gouvernement repréſentatif, il faut prémunir le peuple contre le danger, en lui faiſant connoître ſes mandataires; il faut qu'il ſache appliquer ſon eſtime ou ſon mépris.

Dans le cours d'une ſeſſion de vingt-neuf mois, nous avons reconnu les écueils; indiquons-les à ceux qui doivent faire route après nous. La cenſure des légiſlateurs n'atténue point le reſpect dû à la loi; le ſyſtême contraire n'a pour partiſans que ceux qui, incapables d'exiſter

par eux-mêmes, veulent s'identifier avec la constitution ; & cacher leur nullité ou leur noirceur sous son ombre tutélaire.

Une nation fière & libre doit conspuer quiconque prétend devenir son maître ou son idole ; le peuple n'est pas fait pour adorer l'ouvrage de ses mains. Il est seul l'appui de sa liberté ; ses vertus sont à lui, ses erreurs appartiennent à ceux qui abusent de sa confiance pour le tromper ou pour l'opprimer.

Rien de si commun que d'entendre vanter le patriotisme, rien de si rare que la chose ; mais c'est parmi le peuple encore qu'il faut en admirer les élans. Vous l'avez vu voler au champ de la Fédération pour y ériger l'autel de la patrie, & creuser le tombeau du despotisme : voyez sur nos frontières ce peuple, ces soldats, si souvent outragés, faire des sacrifices sur leur modique salaire, dévorer tous les dégoûts, & se dévouer à toutes les fatigues pour relever nos remparts & défier les tyrans, tandis que des ministres indolens ou perfides, tandis que des traîtres, épars dans l'empire, conspirent avec les transfuges, qui invoquent les despotes de l'Europe contre la liberté de leur pays.

Les Français arrivent des premiers à la puberté politique, & cependant la plupart sont encore dans les brassières. Leur première législature présente un petit nombre d'individus qui sont au niveau du siècle ; un plus petit nombre encore sont en avant ; les autres en arrière n'ont guères que des idées & des sentimens d'emprunt ; leur esprit date du moyen âge.

L'assemblée nationale renferme plus d'esprit que de science, plus de science que de philosophie, plus de philosophie que de mœurs & de probité. J'y vois une foule d'hommes pusillanimes qui, tout étourdis d'une révolution dont l'histoire n'offre pas d'exemples, craignent que chaque secousse n'entraîne la dissolution de l'état. L'agitation d'un peuple qui s'essaie à la liberté leur semble présager une subversion totale ; comme si des mouvemens, également éloignés de la convulsion & de la léthargie, n'étoient pas nécessaires dans un état libre. Ils ne savent que chercher un abri à l'approche du danger ; ce sont des esclaves que la peur enchaîne toujours au parti, non le plus sage, mais le plus sûr, & qu'il ne faut pas compter dans l'histoire. Cependant, comme la lâcheté a pour compagne inséparable la vanité, tous prétendent à la gloire d'avoir préparé,

prédit & fait une révolution qui seroit avortée, si elle n'avoit eu que leur frêle appui.

A côté d'eux, on peut placer ces fourbes qui, fréquentant secrettement les hommes les plus distans d'opinions, sont toujours de l'avis de leur interlocuteur. Inutilement on les cherchoit dans nos séances au moment où devoit être décrétée une motion courageuse, & qui établissoit une démarcation de parti fortement prononcée, mais en s'esquivant à l'appel nominal, ils n'échappoient point à l'œil vigilant du patriotisme. En tout temps, & sur-tout dans les crises d'une révolution, les hommes faux sont les plus dangereux; & mieux vaut cent fois un Cazalès, dont la loyauté aristocratique se montre à découvert, que ces êtres à double visage, qui, voulant ménager tous les partis, finissent par obtenir ce qu'ils méritent, le mépris de tous les partis. Même justice est due à ceux qui, d'après les combinaisons de leurs intérêts, ont toujours courtisé le parti régnant: en vain ils essaient de nous faire oublier qu'ils sont patriotes de nouvelle date; la liste des charlatans nous rappelle qu'ils ne sont venus à la révolution que quand ils ont cru que toutes les probabilités en assuroient le succès.

Dans cette majorité, qui paroît en arrière de la révolution, on peut placer beaucoup de ministres des autels, pour qui les décisions de quelques êtres avilis sur le trône, ou sur les degrès du trône, sont toujours sacrées, & aux yeux desquels l'idée de la majesté nationale, supérieure à toute autre, porte le caractère d'une nouveauté voisine de l'hérésie.

Trop souvent la complaisance des prêtres a servi l'ambition des tyrans, & leur confédération a rivé les fers des peuples; mais la religion réclame contre ceux qui voudroient l'associer à leurs complots. Fille du ciel, la religion nous en apporta la fraternité, l'égalité, la liberté. Long-temps avant la déclaration des droits, l'évangile en avoit proclamé les principes; les livres que nous révérons attestent que le Dieu qui a créé des tygres n'a pas créé des despotes; telle est l'admirable constitution du christianisme, qu'elle s'adapte à toutes les institutions politiques; elle prescrit d'obéir aux pouvoirs établis, quelle qu'en soit la forme, parce qu'alors on est toujours censé obéir au souverain, qui est la nation; mais c'est en altérant la morale du christianisme, en outrageant son auteur, qu'on a tenté d'en faire le levier de la puissance

arbitraire ; la religion, la première amie des mœurs, eſt encore la première amie de la liberté.

J'arrive à ces hommes ſi ſcandaliſés qu'on ait oſé mettre la vertu en parallèle avec leurs parchemins, ſi ſtupéfaits d'apprendre qu'un roi ne ſoit qu'un délégué révocable, que le peuple ſoit le créateur, & le roi la créature. La ſervitude & l'idolâtrie ſeroient-elles donc le premier beſoin de ceux qui diſoient avec tant d'orgueil, *le roi mon maître.*

Il eſt à la vérité, des ci-devant nobles qui, reconnoiſſant de bonne foi les roturiers pour les aînés de la grande famille, ont dépoſé loyalement leurs priviléges ſur l'autel de la raiſon ; mais la preſque totalité de cette caſte regrette des hochets inventés pour amuſer de grands enfans. Cette horde féodale, qui diſoit également, *mes vaſſaux & mes chiens*, ces hommes qui articuloient avec tant de grace la menace de donner *des coups de bâtons aux gens de rien, de les jeter par les fenêtres*, ne ſe conſoleront jamais de n'être que les égaux de ceux auxquels ils accordoient une protection flétriſſante : le nivellement de la ſociété leur paroît un abyme. Quelques-uns d'eux avoient montré des lueurs de patriotiſme ; c'eſt un phoſphore qui s'eſt évanoui quand ils ont vu la révolution franchir les limites de leur étroite conception, & déchirer leurs titres. Pluſieurs alors ont affiché un civiſme exagéré, eſpérant nous pouſſer à l'extrême, &, par ce moyen indirect, opérer la contre-révolution.

Jadis, bas courtiſans, ils rampoient dans les anti-chambres lorſqu'ils viſoient à une ambaſſade, un gouvernement, une penſion. Vils ſatrapes du deſpotiſme, ils ſe diſputoient avec lui le droit de nous avilir ; avec lui ils s'engraiſſoient de notre ſubſtance ; avec lui ils preſſuroient la ſueur, les larmes & le ſang des malheureux. Leurs forfaits ſont conſignés dans ce monument infame des déprédations de la cour, *le livre rouge*. Par un changement ſubit, vous les avez vu faire parade de je ne ſais quel jargon patriotique, auquel les affidés de la gallerie applaudiſſoient, & que les journaux ſtipendiés répétoient.

Alternativement vous les avez vus ſonder l'opinion dominante, pour s'en emparer, s'en faire un mérite, quand elle coïncidoit avec leurs vues, ou lui donner le change, lorſqu'elle froiſſoit leurs intérêts. Alternativement vous les avez vus juſtifier ou flétrir nos ſoldats, déclamer contre les miniſtres ou les défendre, tonner contre la cour ou

lui sourire ; quiconque se permettoit d'élever des doutes sur leur bonne-foi, étoit ennemi de la chose publique : ils n'ont lancé quelques traits au despote que pour conquérir le despotisme. Ces ambitieux, bouffis de prétentions, & la plupart vides de talens, voudroient le roi *Soliveau*, pour être sous lui maires du palais ; alors ils reconstruiroient volontiers la bastille, pourvu qu'ils en eussent les clefs. Leur popularité est un calcul d'argent, une spéculation mercantille ; suivant l'impulsion de la cupidité, ils trafiqueroient la chûte de la tyrannie ou l'asservissement des peuples.

Coalisés en directoire secret, ils ont dit : dressons nos batteries, & perfectionnons la tactique des assemblées ; nous séduirons les foibles, nous tâcherons d'abattre les forts ; nous aurons, contre ceux-ci, des libelles anonymes & des calomnies ; nous accaparerons les comités, par une savante distribution des rôles, à notre voix ils seront actifs ou paralysés ; nous tiendrons en main les fils moteurs de ces automates : ce moyen est infaillible pour dominer une assemblée qui ne voit que par les yeux de ses comités ; des émissaires soudoyés nous rendront tout ce que l'on dit, & diront ce qu'il nous plaîra ; ils seront chargés de déchirer ceux dont la surveillance & la véracité nous incommodent ; de supposer adroitement des émeutes pour en faire naître des réelles : des folliculaires gagés mentiront pour nous complaire, &, s'il le faut, nous ferons mentir les murs & les carrefours. Ce plan d'attaque est infaillible ; le peuple est crédule, il sera notre dupe : alors, moulant à notre gré l'opinion publique, nous dirigerons les mouvemens de la multitude ; & lorsque nous aurons voué à la vengeance populaire ceux dont le mérite nous fait ombrage, avec des doléances adroites sur des crimes que nous aurons provoqués, nous ferons absous, & même on préconisera notre humanité.

Les observateurs ont vu sans surprise ceux qui naguères s'entredéchiroient brusquement, rapprochés & votant à l'unisson. Quand des hommes de cette trempe, qui ne s'aiment pas, ne s'estiment pas, se confédèrent ; quand, pour mieux couvrir leur marche, ils s'associent des ames honnêtes, mais trompées, soyez sûrs que cette coalition d'intrigans, c'est-à-dire, de brigands, est un complot contre le bonheur public ; & si l'application de ce principe pouvoit être un problême dans le cas présent, que de données nous aurions pour le résoudre !

Je commence par les discussions concernant les colonies; l'acharnement des planteurs & des commerçans prouve qu'il seroit plus aisé de blanchir les nègres, que de convertir l'orgueil & la cupidité des blancs; car c'est ici la lutte de ces passions contre les principes immuables de la justice. Sont-ils hommes ceux qui s'étonnent de ce que nous aimons, nous défendons nos frères persécutés à deux mille lieues de distance, & qui nous disent avec le flegme de la cruauté : de quoi vous mêlez-vous ? Ils voudroient bien pouvoir persuader que nos cœurs sont fermés à la pitié envers les malheureux qui sont autour de nous, tandis que nous cherchons des objets de compassion par-delà les mers; & s'ils n'ont point encore forgé cette calomnie, c'est sans doute par l'impossibilité de la colorer de vraisemblance.

L'assemblée nationale, après une discussion la plus solennelle, avoit, le 15 mai, rendu les droits politiques aux hommes de couleur & nègres libres; cet acte de justice avoit toujours été combattu par le comité colonial, qui, en nous prédisant l'inexécution du décret, prenoit sans doute des précautions pour ne pas prophétiser à faux; & d'ailleurs, la retraite des députés colons, qui ont eu tort de quitter l'assemblée ou d'y rentrer, donnoit, en quelque sorte, le signal de la désobéissance dans les colonies; en conséquence, point de mesures pour assurer l'exécution du décret, qui n'a jamais été envoyé officiellement, & qui n'est arrivé dans nos îles qu'escorté du mensonge & travesti par d'absurdes commentaires.

Pour faire échouer nos efforts en faveur des mulâtres, que n'a-t-on pas mis en usage ? Calculs exagérés sur la balance du commerce, terreurs semées avec art, menace de faire scission avec la métropole, libelles lâchement anonymes, plaisanteries lâchement féroces; que de fois même on a souillé la tribune, & profané la dignité de législateur, par des injures dont la halle eût rougi, & dont l'adresse des marins du Havre offre la répétition (1)!

Dans l'impossibilité d'ébranler nos principes, ceux qui, dans d'autres circonstances auroient invoqué la raison pour foudroyer les préjugés, ont osé blasphêmer contr'elle en ri-

(1) Je rappelle avec une certaine fierté, que pour avoir ici défendu l'humanité & la justice, mon effigie a été brûlée à St.-Domingue par ceux-là même qui, la veille, avoient foulé aux pieds la cocarde nationale, & arboré la noire. Leurs outrages m'honorent; leur estime seroit pour moi une tache ineffaçable.

diculisant ses maximes lumineuses comme les *spéculations métaphysiques d'une philantropie absurde*, *comme le prestige d'une fausse philosophie* ; ce sont leurs termes. Hélas ! sans la philosophie, nous rongerions encore nos fers, & la constitution seroit encore à naître.

Mais d'orgueilleux colons menaçoient leurs créanciers commerçans d'Europe de ne pas les payer, s'ils ne faisoient avec eux cause commune pour forcer la révocation du Décret. Ils ont donc voulu effrayer par un mot qui représente un intérêt national, *le commerce*, & ils n'ont pas craint de révolter, en proposant d'avilir leurs enfans, les sangs mêlés ; c'est nous, étrangers, qui avons défendu les enfans contre la barbarie des pères ! Et qu'importe à ces hommes de fer, qu'on flétrisse, qu'on écrase de milliers de leurs semblables, pourvu qu'ils obtiennent l'objet de leur culte, l'*argent* ?

Quand d'un décret on peut dire qu'il *est juste*, ces mots sont un coup de foudre qui écrase toute réclamation. Mais même en refusant tout à la justice pour accorder tout à l'intérêt, n'est-ce pas une détestable politique, d'avilir une partie du peuple, au lieu de l'intéresser au maintien de l'ordre ; d'imprimer le sceau de la réprobation à ceux qui sont le boulevard de la colonie ? N'est-il pas évident que, si les sangs mêlés, n'étant plus soumis à l'anathême politique, étoient à l'égal des blancs, la masse de leurs forces combinées rendroit celle des esclaves moins formidable, & assureroit plus efficacement la tranquillité des colonies ? Qui sait si quarante mille mulâtres, aigris par les injustices & les cruautés dont ils sont l'objet, ne chercheront pas dans leur force ce qu'ils n'ont point trouvé dans la justice de l'assemblée ; ..... de l'assemblée qui a consacré le droit de résister à l'oppression ? Fasse le ciel que le commerce lui-même n'ait jamais à pleurer sur un décret déjà arrosé des larmes de la justice !

N'oublions pas que, pour enlever ce décret, rendu presque sans discussion, les colons & leurs défenseurs étoient réunis à ceux qui, tous les jours, levent l'étendard de la rébellion, en protestant contre les opérations de l'assemblée.

Ici je citerai de nouveau, avec éloge, le peuple qui occupoit les galleries ; le sentiment de la justice l'a fait frémir d'une sainte horreur, & ses huées ont versé un juste mépris sur ceux qui ont arraché le décret.

Ainsi l'assemblée, qui ne doit jamais fléchir quand

elle rencontre le principe, fléchit ignominieusement devant la vanité & la cupidité de quelques colons ; elle décrète *constitutionnellement* des principes qui, étant hors de la constitution, antérieurs à la constitution, sont l'objet d'une déclaration de droits, mais non d'un décret ; car l'état des personnes, leur égalité, leur liberté, sont dans l'ordre essentiel des lois de la nature, & dérivent immédiatement de la Divinité. L'assemblée, déviant de ses principes, fait un pas, rétrograde, & dit à 40 mille hommes de couleur, qui sont les véritables indigènes de nos îles : *Je vous avois soustrait à la tyrannie, au mépris ; je vous replonge dans le néant.*

Ainsi dans sa caducité, l'assemblée nationale laisse échapper la balance de la justice, pour n'en conserver que le bandeau ; elle survit à son honneur, & le terme de sa gloire devance encore celui de sa carrière.

Ainsi les hommes les plus infames peut-être, après les parricides, les marchands de chair humaine ont leur décret, leur affreux décret ; mais nous, nous avons notre honneur.

La disparité de principes & de motifs, non-seulement dans l'affaire des colonies, mais sur une foule d'autres objets constitutionnels & législatifs, avoit tracé une ligne de division dans l'assemblée ; on cherchoit un prétexte pour se venger des patriotes, & les attérer. On le trouva dans les événemens qui suivirent l'arrestation de Louis XVI. Une question neuve fut alors soumise à la discussion, celle de l'inviolabilité absolue ou relative. Quelques membres combattirent la première ; certes, il falloit du courage & l'ordre de notre conscience pour soutenir une opinion que l'on avoit réussi à frapper de la plus grande défaveur dans l'assemblée, malgré la liberté de penser si solennellement reconnue. On nous fit un crime de la nôtre ; nous fûmes lâchement outragés jusques dans la tribune ; l'opinion publique fit alors un mouvement rétrograde, & ce changement de direction fut si rapide, qu'il seroit encore à nos yeux un phénomène inexplicable, si nous ne connoissions l'ascendant de la calomnie & des baïonnettes.

La scélératesse broya ses couleurs, & nous peignit sous les traits les plus odieux ; elle dit que nous étions *des républicains*, & les sots répétèrent que nous étions *des républicains*, quoiqu'il ne fût aucunement question de république, mais seulement de savoir si le roi seroit mis en jugement.

En partant toujours de cette supposition, on dit que l'état *républicain* ne pouvoit convenir qu'à des associations d'hommes vertueux ; & cependant en qualité de *républicains*, on dit que nous étions des pervers. Inquisiteurs féroces ! si c'est un crime d'imaginer qu'une autre forme de gouvernement soit préférable à la monarchie, si c'est un crime de répéter, avec tant d'autres, que communément la conduite des rois est la satyre la plus sanglante de la royauté, tandis que cette vérité est attestée par tous les monumens de l'histoire, déchirez donc la déclaration des droits ! C'est une dérision insultante, que de proclamer la liberté des opinions, tandis que vous prétendez dominer la mienne. Malgré vous & tous les tyrans, je jouirai de cette faculté. Quel droit & quelle force auriez-vous pour me réconcilier avec la royauté, si elle répugnoit à ma manière de voir ? Ce seroit une entreprise qui excéderoit les forces humaines.

Cet aveu servira de prétexte à vos calomnies ; mais en le répétant, cet aveu, vous oublierez sans doute d'ajouter qu'il est d'autant plus loyal de jurer soumission à la constitution établie dans mon pays. Tout homme convaincu que le bonheur ne peut fleurir qu'à l'ombre des lois, doit incliner devant elles un front respectueux. Pour tout citoyen, obéir est un devoir, je le remplirai toujours ; discuter est un droit, j'en userai toujours. Celui qui est fort de sa soumission aux lois, est d'autant plus fier à énoncer son avis ; & si cette franchise, si cette crudité de caractère déplaît à quelque tyran, je lui dirai : *qu'on me mène aux carrières.*

La calomnie est l'arme des méchans. Nos ennemis répandirent qu'une pétition inconstitutionnelle avoit été présentée par quarante mille citoyens à l'assemblée nationale ; on joignit à cette pièce supposée la réponse prétendue du président. A peine l'impression eut-elle propagé cette chimère dans les départemens, que de tous les côtés arrivèrent des adresses aux législateurs pour l'anathématiser.

Quand le décret sur l'inviolabilité fut rendu, nos ennemis répandirent faussement qu'il avoit passé à la majorité de 1029 voix contre 8 ; & les corps administratifs, trouvant là un texte favorable pour flagorner, s'empressèrent d'envoyer le tribut de leurs fades adulations, & de censurer avec véhémence ces horribles républicains, admirateurs des exécrables Brutus, Caton, Guillaume Tell, Francklin & Washington.

Le peuple pouvoit cependant ſe douter que l'acception du mot *républicain* étoit dénaturée, & n'offroit rien de criminel. On ſe hâta d'y aſſocier celui de *factieux*. En le publiant ſur les toîts, en l'inſcrivant dans tous les libelles, nos ennemis avoient un double motif, 1°. celui de faire tomber la qualification d'*ariſtocrate*; tout le monde ne ſavoit pas encore qu'ils avoient quelques raiſons pour ne pas l'aîmer; 2°. leurs vues, ſans doute, ſont ſi coupables, qu'ils ne pouvoient nous rendre plus odieux qu'en nous les prêtant; & le terme de *factieux*, en rempliſſant cet objet, avoit encore l'avantage de faire diverſion en leur faveur.

Pour mieux ourdir cette trame infernale, on eſſaya de lier notre opinion aux événemens funeſtes du champ de mars. Eſpérons qu'il ſera levé le voile qui couvre cet affreux myſtère! Périſſe le jour où des citoyens trompés, égorgèrent des citoyens innocens, dans le même lieu, où, trois jours auparavant, ils avoient, par un ſerment ſolennel, reſſerré les liens de leur confraternité! D'autres victimes étoient déſignées pour le jour des vengeances qui commençoit.

Alors des hommes vils s'étant faits les ſuppôts d'hommes plus vils encore, une horde de mouchards infecta la capitale, & fit revivre les infamies de l'ancienne police; alors on perſécuta des écrivains patriotes, & cependant on aſſuroit l'impunité des libelliſtes gagés par l'ariſtocratie, qui depuis deux ans continuoient & continuent de prêcher effrontément la rébellion; alors, au lieu de réprimer les abus réſultant de la liberté de la preſſe, on voulut de nouveau ſoumettre les productions de l'eſprit & de la raiſon au compas de la cenſure; parce que la licence s'étoit affichée quelquefois ſous le nom d'*ami du peuple*, la ſottiſe en écharpe défendit d'imprimer avec ce titre; en ſorte qu'un chapitre de l'évangile, publié ſous cet intitulé, eût été un délit; & cependant ceux qui vouloient muſeler la nation, permettoient que tous les murs, tapiſſés de placards, outrageaſſent d'incorruptibles citoyens. L'impreſſion de ces libelles entraîne des dépenſes ſi exhorbitantes, qu'elles excèdent les facultés d'un individu. J'ignore ſi elles ſont ou ne ſont pas ſoldées par la liſte civile; mais en ſuppoſant la négative, ce ne peut être que par une confédération d'hommes également corrompus & pervers. Il falloit bien décrier & provoquer des décrets de priſe de corps contre ceux qu'on vouloit

éloigner de la législature. Quelle proie pour eux, s'ils avoient pu écraser ce *Fauchet*, ce *Brissot*, ce *Condorcet*, & d'autres contre lesquels ils rugissent, & dont le patriotisme inébranlable & fier les glace d'effroi!

Cependant les complices de l'évasion concertée de Louis XVI dormoient en paix, tandis qu'on persécutoit à outrance ceux qui avoient proclamé avec plus de force les droits sacrés de la nation. Les prisons regorgeoient d'individus qui, au lieu d'être interrogés dans les vingt-quatre heures, ont vainement réclamé cette justice pendant des mois entiers; & tel d'entr'eux, après quarante-huit jours de cachot, en est sorti sans interrogatoire. Citoyens opprimés, pardonnez généreusement à vos persécuteurs; mais, prouvez qu'une amnistie, qui lavera un Bouillé, est un outrage à la vertu; que, peut-être, ceux qui ont provoqué cette amnistie plaidoient secrétement leur propre cause; & comme un attentat sur la liberté d'un individu est le germe de mille autres attentats, la phalange des bons citoyens doit se concerter pour remonter à la source du complot, & se cramponner sur ceux qui en sont auteurs, jusqu'à ce qu'ils soient traînés sous la hache de la loi.

Les perfides! ils n'ont pas su profiter de leurs avantages; car, encore quelques crimes de plus, la liberté étoit étouffée, & nous aurions envié la domination de Marius & de Sylla: mais cependant, depuis cette époque, tout nous présente des symptômes funestes d'abattement. Des patriotes, rassasiés d'outrages, quelquefois désespérant du succès de la révolution, tournent leurs regards vers les contrées hospitalières de l'Amérique, où, loin des tyrans farouches, ils pourroient, au sein de la paix, fouler un sol libre, sous lequel un jour reposeroient leurs cendres.

Un ouvrage où l'on relateroit toutes les manœuvres ténébreuses, où l'on calculeroit toutes les nuances de la méchanceté de nos ennemis, seroit peut-être le rituel & l'encyplopédie des frippons. Obligé de peindre à grands traits, je néglige les détails; mais pourrois-je passer sous silence les tentatives faites pour dissoudre les sociétés d'amis de la Constitution? Celle des Jacobins, jadis influencée par des intrigans, avoit bien vîte expié son erreur; & l'instant où leur masque étoit tombé, avoit été celui où elle leur avoit arraché sa confiance & son estime. Machiavel leur avoit appris qu'il faut diviser pour régner. En se retirant aux Feuillans, ils espéroient opérer

une diviſion dont le contre-coup frapperoit de mort ou de léthargie toutes les ſociétés de l'empire. L'acte calomnieux de ſciſſion fut ſemé dans toute la France par les couriers miniſtériels. On ne peut trop publier cette circonſtance, que l'hiſtoire doit ſoigneuſement recueillir, parce qu'elle jete la lumière ſur les évènemens contemporains; mais cette mal-adreſſe ſervit le patriotiſme, qui apperçut le piége, & la conjuration fut encore déjouée, quoique fortement ſoutenue par les corps adminiſtratifs, ſi mal compoſés pour la plupart, & dont l'inſouciance ou l'inciviſme a cauſé une partie des maux qui affligent le royaume. Ils déteſtent les clubs, comme les filoux les reverbères.

Il reſtoit une reſſource : c'étoit de déclarer une guerre indirecte à toutes ces ſociétés, en faiſant rejaillir ſur elles les torts réels ou fantaſtiques de quelques-unes; & cela, par l'organe des miniſtres, trompés peut-être. En conſéquence, grande dénonciation de celle de Caen, d'Orléans, dont l'innocence a été reconnue, & de celle de Dijon, qui méritoit des éloges.

Elles exiſteront, ces ſociétés conſervatrices du feu ſacré de la liberté, dont elles ont propagé les étincelles; elles exiſteront ſous une forme plus utile encore, lorſqu'après les orages de la révolution, elles conſacreront leurs économies & leurs ſoins à ſe diſſéminer les lumières dans les campagnes, à faire filtrer l'eſprit public dans tous les rameaux de l'arbre ſocial; toujours réunies par les mêmes ſentimens & le même zèle, elles exiſteront en dépit des miniſtres, qu'elles ne redoutent pas; en dépit des intrigans, qu'elles mépriſent & dont elles ſeront la terreur. Invariablement ſoumis aux loix, nous en ſurveilleront conſtamment les dépoſitaires. Pour chaque citoyen, c'eſt un devoir, car la défiance eſt une vertu des peuples libres; & l'on dit, avec raiſon, que quand ils s'endorment ſur leur liberté, ils ſe réveillent eſclaves. Ennemis du peuple, vous eſpérez qu'en le harcelant ſans ceſſe il ſe dégoûtera de la révolution; mais nous ne ceſſerons d'alimenter ſon courage, d'éclairer vos complots, de vous traduire au tribunal de l'opinion, & de vous dévouer à l'exécration de l'univers. La lutte, nous le ſavons, eſt inégale. Outre les reſſources intariſſables du menſonge, vous avez la liſte civile & la loi martiale; nous n'avons que la maſſue de la vérité; mais tôt ou tard elle écraſe les méchans. Nous jurons de n'abandonner la cauſe de

la liberté qu'avec la vie ; ce ſerment retentit dans tous les cœurs patriotes ; il eſt répété par tous nos frères épars ſur la ſurface de la France ; les tyrans ne peuvent rien ſur nos ames : de nos corps, ils ne peuvent tirer que de la douleur, & jamais ils n'auront d'empire que ſur nos cadavres.

Le peuple doit enfin, dans cette première légiſlature, diſcerner ſes vrais & ſes faux amis ; ceux-ci n'ont pas ſur le front le ſigne qui diſtinguoit le meurtrier d'Abel : mais s'y trompe-t-on, lorſque leur conduite a donné la clef de leur cœur ? Les connoiſſez-vous enfin ces patriotes qui opinent à l'uniſſon avec ceux que l'ariſtocratie revendique comme ſes coryphées, ces hommes dont l'éloge eſt crayonné journellement dans les feuilles qui diſtilent le venin contre la révolution ; ces hommes ſi alarmés par la crainte que le *prince royal* ne manque de gouverneur, la nation de légiſlateurs, & le roi de miniſtres ? Les places qui appellent l'ambition leur paroiſſoient une proie ; celles de légiſlateurs, qu'ils vont ceſſer de remplir, leur ſembloient une propriété ; rien ne les conſterne comme de voir la puiſſance échapper de leurs mains.

Si la conſtitution eſt quelquefois contradictoire à la déclaration des droits, ſi tous les citoyens ſont par celle-ci, & ne ſont pas par celle-là admiſſibles à toutes les places ; ſi en reſtreignant aux riches la faculté d'être électeurs, les caprices de la fortune deviennent le régulateur de la liberté ; ſi les miniſtres, ſiégeant dans l'aſſemblée, parviennent un jour à la gangrener, ou ſi jamais ils trouvent le ſecret d'éluder une reſponſabilité qui ne ſera plus qu'un mot vide de ſens ; ſi tant de places, créées pour des individus, & non pour le bonheur national, ne ſervent qu'à ſurcharger le peuple, en compliquant l'adminiſtration ; ſi la nomination à ces places eſt attribuée au roi, c'eſt-à-dire, à ceux qui méditent de régner ſous ſon nom ; ſi, ſous prétexte d'unité dans le gouvernement, on a tout ramené ſous la main du pouvoir exécutif, qui peut à volonté ſuſpendre les mouvemens de la machine, peut-être même en détraquer les rouages ; enfin ſi la conſtitution, livrée à la merci des pouvoirs conſtitués, porte en ſoi un principe corroſif & deſtructeur, Français, nous interpellons hardiment votre témoignage ; n'avons-nous pas repouſſé de toutes nos forces ces altérations funeſtes ? Sans ceſſe nous nous ſommes élancés ſur la brêche. Que de fois la crainte ou la certitude d'un

mauvais décret a troublé notre sommeil ! Depuis que l'assemblée est tombée dans la décrépitude, on a miné l'édifice de la liberté ; & quand, chaque jour, on arrachoit une pierre des fondemens, chaque jour on nous arrachoit le cœur.

Est-il donc vrai qu'il soit passé, ou que du moins il passe, le règne de ces hommes de boue, que leur piedestal menace ruine, & que bientôt l'indignation publique, soufflant sur ces colosses d'argile, va les précipiter dans la poussière ? Est-il vrai que, descendus du siège législatif, placés entre le mépris du peuple, qu'ils ont trompé, & la haine de la cour, qui ne pardonne jamais, quoiqu'ils aient fait la paix avec elle, aux dépens de la patrie & des patriotes, ils seront condamnés à la nullité la plus absolue ? Hélas ! il est doux d'espérer, il est prudent de craindre : la vertu n'a qu'une route, le crime en a mille.

Profondément corrompus, ils furent les corrupteurs d'hommes que la probité inscrivoit jadis dans ses fastes, & qui, peut-être, sortiront de la scène chargés d'or & chargés de crimes. Parmi vous, ô nos successeurs ! ils jetteront encore le tison de la discorde & les amorces de la cupidité. Ils ont rafiné l'art des intrigues & de l'hypocrisie, dans lequel vous êtes novices. Sans doute leurs créatures occuperont toutes les avenues du ministère, & leur faciliteront les moyens de mettre sans cesse leur intérêt privé au-dessus du bien public ; sans doute encore ils feront parvenir à ces postes une succession d'être nuls ou pervers, afin que le pouvoir exécutif, obligé de les balayer sans cesse, se persuadant qu'il a vainement épuisé toutes les chances pour se procurer de bons ministres, demande la révocation du décret qui les exclut du ministère, & force la nation de regarder cette révocation comme un moyen de prospérité. Si jamais ils atteignent le pinacle, nous aurons des visirs, & toutes les calamités morales peseront sur la France ; car c'est pour eux, & non pour le peuple, qu'ils veulent une révolution : & que leur importe le bonnet de la liberté ou le glaive du despotisme ? Que leur importe la république ou la monarchie ? Ce sont les calculs de l'ambition qui, à leurs yeux, décident la préférence. Alors ils transformeront en janissaires les soldats de la révolution, & les détruiront ensuite en les divisant comme les strélits ; car observez que leurs vues sur la composition militaire sont l'inverse des nôtres.

Nous desirons beaucoup de gardes nationales & peu de troupes de ligne ; ils voudroient beaucoup de troupes de ligne & peu de gardes nationales. Alors ils parleront plus que jamais de liberté pour l'envahir plus facilement ; ils opprimeront les citoyens par les citoyens, & vendront au despotisme une nation qui, pour surcroît de malheur, sera réduite à payer ses bourreaux ; & comme rien n'offusque plus les méchans que la probité courageuse, ne comptez pas sur l'impunité de la vertu ; peut-être Socrate boira la ciguë, Hampden sera égorgé, & Morus portera sa tête sur l'échafaud.

L'histoire secrette de la révolution est un cloaque. Si la constitution étoit parfaite, ce seroit le diamant sorti de la fange ; & cependant, chez un peuple vieilli dans les abus, & qui, depuis tant de siècles, croupissoit dans la servitude, l'explosion d'esprit public, qui a soulevé la France, n'est-elle pas un prodige ? Ici, recevez mes hommages, ô vous qui, n'écoutant que la voix de la patrie, avez lutté sans cesse contre la séduction, l'improbité & les orages ! De ce petit nombre sont des hommes dont le nom est à peine connu, mais que la reconnoissance publique doit sauver de l'oubli, pour ne le prononcer qu'avec attendrissement. La timidité ou la foiblesse d'organes les ont empêché d'aborder la tribune ; plusieurs même furent constamment éloignés des comités par l'intrigue qui présidoit aux élections ; mais dans leurs cabinets, ils méditoient en silence les principes régénérateurs de l'état : tantôt leur correspondance étendue provignoit le patriotisme, & portoit le calme dans les départemens, tantôt ils assembloient d'utiles matériaux, rédigeoient de savans mémoires, & souvent des hommes avides de paroître, s'empressoient de devenir les pères adoptifs d'ouvrages enfantés par des hommes avides de bien faire.

Que d'autres se disputent la prééminence des talens ; mais qu'à moi il soit permis de m'associer à ces hommes purs qui, toujours simulés par une tendre sollicitude pour la chose publique, n'ont vu qu'elle, & qui, si j'ose le dire, endurcis au bien, acharnés à le faire au prix de leur repos, au risque même de leurs têtes, ont constamment poursuivis les abus & ceux qui en vivoient. Après deux ans & demi de combats, sortant sans regrets, comme sans remords, du champ de bataille, nous retournerons avec joie vers nos foyers : de-là nous surveillerons tous ceux

qui attenteroient à la liberté, & leurs yeux craindront de rencontrer les nôtres; là, de concert avec les bons citoyens, nous développerons les lumieres & le civiſme; là, nous montrerons l'exemple de la ſoumiſſion aux lois que nous avons faites & à celles que feront nos ſucceſſeurs. Le tableau des intrigues & des horreurs dont nous fûmes témoins, dont nous faillîmes être victimes, retracera quelquefois à notre mémoire des ſcènes affligeantes; cependant, en rentrant en nous-mêmes, nous y trouverons des ſouvenirs conſolateurs. Epars ſur la ſurface de l'empire, mais toujours unis, il nous ſera doux de penſer que jamais nous n'avons été flétris par l'amitié des méchans, que les vrais amis de la conſtitution ſont les nôtres, & que, comme nous, ils hâtent parmi leurs concitoyens le retour des mœurs & des principes. Quand la terre ſe dérobera ſous nos pas, en payant le tribut à la nature, nous répéterons avec effuſion ces mots : *Dieu & la patrie.* Si la poſtérité nous cite à ſon tribunal, la fille du temps, la vérité viendra nous y défendre; & peut-être qu'un jour, paſſant près de nos monumens, on dira avec une émotion religieuſe, *là repoſe un homme de bien.*

Au moment où nous allons vous céder la place, j'ai cru qu'il pouvoit être utile de vous peindre le caractère politique & moral de vos devanciers; la vérité, & ſouvent la douleur, ont tenu le pinceau, en deſſinant ces hommes dont les uns ont trop peu, & les autres trop figuré dans la révolution; dont les uns ne ſe ſont occupés qu'à opérer le bien, & les autres qu'à empêcher qu'il ne s'opérât. Au milieu des contradictions & des obſtacles, nous avons enfin conſtruit, gréé & lancé le vaiſſeau de l'état; mais il fait eau, l'approviſionnement eſt incomplet, le port eſt encore loin; ſans être abſurde, on peut encore craindre le naufrage; & quant à moi, je fais des efforts pour croire à la liberté.

Les François ſeroient-ils plus capables de la conquérir que de la conſerver? Cent fois j'ai douté s'ils étoient mûrs pour la révolution. L'ennemi le plus dangereux du peuple, c'eſt le peuple lui-même; c'eſt la facilité de ſon caractère, la mobilité de ſes idées, de ſes affections; c'eſt cette propenſion à l'engouement qui fait qu'à ſes yeux une faute efface cinquante ans de vertus, & que les torts d'un ſiècle diſparoiſſent devant la ſeule promeſſe de les réparer. De quel œil peut-on conſidérer des hommes perſuadés qu'un roi leur fait grace en acceptant trente millions annuels & les avantages exceſſifs qui accompagnent la place de premier fonc-

tionnaire public ? Et pourquoi ne pas dire à ce peuple que depuis long-temps la révolution seroit consommée, si Louis XVI avoit déployé une mâle énergie pour en seconder les mouvemens & en assurer le succès ? Attendons pour louer, que l'avenir ait réparé les torts du passé. Ceux qui n'ont pas cette franchise austère à l'égard d'hommes entourés de tous les piéges de la séduction, sont les ennemis des Rois. Laissez de vils courtisans disputer d'adulation & de bassesses avec de vils histrions que vos décrets ont tiré de la fange, & que le mépris public doit y replonger ; avec des histrions qui ont représenté Brutus sous un roi humilié, & qui, dans les jours de son triomphe, osent, dit-on, reproduire sur la scène des pièces où le despotisme triomphe, & qui sont trop fameuses par le sang qu'elles ont fait couler à Versailles. Quoi ! l'on ose prêcher l'idolâtrie, tandis qu'un si grand nombre de nos concitoyens ne sentent pas encore la dignité de l'homme ! Voyez ces hordes d'esclaves, toujours prêts à s'atteler au char du despotisme ; voyez ce troupeau de stupides idolâtres, journellement prosternés devant les murs des palais. Un peuple admirateur ne sera jamais un peuple libre.

Ainsi que nous, messieurs, vous trouverez des ennemis dans le sein même de votre assemblée ; le parti populaire est condamné à lutter éternellement contre la corruption & le machiavélisme, contre des êtres toujours disposés à recevoir ou à donner des chaînes.

La cabale a fait jouer tous les ressorts dans les élections, & spécialement à Paris, où l'assemblée électorale a éprouvé les malignes influences qui ont infesté l'assemblée nationale. La perfidie a épuisé toutes ses monœuvres, pour écarter les patriotes que l'on a désigné sous le nom de *républicains*, de *têtes exaltées*, des *factieux*. L'emphase avec laquelle les jokeis ministériels débitent ces mots, est le talisman qui éblouit les imbécilles. Ceux-ci croient alors ne pouvoir mieux faire que de choisir ce qu'on nomme des modérés, terme synonime d'*impartiaux*, d'*aristocrates*, en un mot d'*ennemis de la patrie*. De là sont résultées des nominations d'hommes que l'on croit prudens, & qui ne sont que nuls ou fourbes. Déjà ils s'agitent pour capter les suffrages, & s'installer au fauteuil qu'ils convoitent. Sans doute dans cette seconde législature, comme dans la premiere, souvent le mérite le plus éminent sera exclu de la présidence, & souvent la cabale y placera des chefs de bande, dont l'astuce saura suspendre ou précipiter les délibérations, c'est-à-dire faire languir la justice ou l'étrangler. Déjà ils

méditent de compoſer à leur gré les comités; & ceux-ci étant dominés par des intrigans qui ſauront ſe placer en même temps dans pluſieurs, & s'y perpétuer, deviendront des arſenaux d'iniquités, où l'on étouffera les ſoupirs des malheureux, où les dénonciations contre les concuſſionnaires iront s'enſevelir, où l'on blanchira les crimes des brigands en crédit, où l'on complotera des projets de décrets dignes du Divan, & qui ſeront provoqués & payés par le miniſtère.

Evidemment vous ſerez partagés en côté gauche & côté droit, en Wighs & en Torys. Si ceux-ci parviennent à vous maîtriſer, la France eſt perdue. N'oubliez pas que la foi punique eſt la foi de preſque toutes les cours, que jamais les chefs héréditaires des gouvernemens ne ſe croiront de ſimples commis établis par les peuples; jamais ils ne croiront que ceux-ci ont droit de circonſcrire ou d'anéantir leur exiſtence politique. Donnez-moi un Alfred, un Charlemagne, & le peuple aura des amis: ces deux aſtres ont brillé dans la nuit des ſiècles; ils furent les plus grands des rois: pluſieurs les ont ſuivis à quelque diſtance; mais leurs places ſont encore vacantes.

Soyez ſûrs que les agens du pouvoir exécutif auront toujours la ſoif d'agrandir leur domination, & les moyens d'y parvenir. Toujours ils auront des *livres rouges*, qui ne feront que changer de forme. Frémiſſez à la vue de ce gouffre, nommé la *liſte civile*, où s'engloutiſſent les ſueurs de tant de familles, ſans vêtemens & ſans pain, & qui ſe privent du néceſſaire pour donner à d'autres le ſuperflu. Elle ſubſiſte, cette liſte, contre laquelle la France entière réclame.

Avec de l'or on achetera des décrets, avec de l'or on accaparera les ſubſiſtances, & le peuple, ſemblable à Tantale au milieu des eaux, manquera de pain au ſein de l'abondance; alors on dirigera habilement ſa haîne contre les légiſlateurs, & les ſangſues publiques ſe montrant comme des libérateurs à ce peuple affamé & trompé, lui donneront des comeſtibles & lui impoſeront des fers. Ainſi l'impunité lui amenera des Calonne pour le voler, des Lambeſc pour l'égorger, des Bouillé pour le trahir. Oſera-t-on nous répéter encore qu'il ſuffit aux hommes publics d'avoir les talens politiques, & que peu importent leurs mœurs? Avec des légiſlateurs immoraux, le roi ſeroit tout & le ſouverain ſeroit nul.

Nos eſpérances ſe repoſent affectueuſement ſur ceux d'entre vous que la voix publique proclame comme des modèles d'une incorruptible probité; nous ſavons que l'univers

n'eſt pas aſſez riche pour acheter un homme de bien.

Elevez-vous à la hauteur de la miſſion dont le peuple vous inveſtit ; révélez toutes les vérités, frondez tous les abus, pourſuivez tous les traîtres, faites pâlir tous les tyrans ; vainement la calomnie frémira autour de vous ; retranchés dans votre conſcience, vous ſerez dans une fortereſſe inattaquable : il vient d'ailleurs un temps où la vérité ſurnage, & devant vous eſt la poſtérité. Que toujours cuiraſſés de vertus, & jamais froiſſés par les événemens, rien ne fléchiſſe des caractères indomptables qui s'irritent par les obſtacles ; ſoyez ſemblables à ces rochers immobiles, aux pieds deſquels viennent mugir & ſe briſer les flots de la mer. L'aſſemblée conſtituante a commencé, exiſté & fini comme Salomon : je franchis cette dernière époque pour vous reporter aux jours de ſa gloire. Lorſque les ſatellites du deſpotiſme ſe preſſoient autour de nous à Verſailles ; lorſque des bouches d'airain menaçoient de vomir ſur nous le carnage & la mort, comme l'aſſemblée étoit grande & majeſtueuſe ! Voilà votre modèle. Rappellez-vous que celui qui craint de perdre la vie pour la cauſe du peuple, n'eſt pas digne de le défendre. Plantez par-tout les palmes de la liberté, & s'il faut vous enſevelir avec elle, vos enfans, ſe précipitant ſur vos tombeaux, y jureront encore de la reſſuſciter, & de la venger.

La conſtitution eſt terminée, nous avons poſé la clef de la voute ; ralliez-vous dans l'enceinte de cet édifice, & malgré les vices de ſa conſtruction, gardez-vous bien de tenter actuellement le remède ; une révolution nouvelle feroit ſuccomber le peuple encore haletant de la première, & qui demande du repos.

Reſſerrez nos liaiſons avec ces reſpectables inſulaires qui ont illuſtré les deux mondes, qui ont des droits à notre eſtime & même à notre reconnoiſſance, puiſqu'ils nous ont appris à les ſurpaſſer ; que l'accent de l'amitié retentiſſe des bords de la Seine à ceux de la Tamiſe, & confonde dans de douces étreintes les Anglois & les Français.

Cent mille eſclaves doivent, dit-on, deſcendre du nord, pour ſonner parmi nous le tocſin de la mort & du pillage ; ils imprimeroient peut-être à la machine politique un mouvement irrégulier ou rétrograde, ſi le courage national ne veilloit à ſa ſtabilité. C'eſt ici la guerre des rois contre les nations, des oppreſſeurs contre les opprimés : les deſpotes ſavent qu'un peuple occupé

au dehors ne peut faire de révolutions au dedans, & que ſi la nôtre n'eſt pas étouffée, elle va rapidement parcourir la terre. Sans doute ils dirigeront contre nous tous leurs efforts; mais les tyrans ont plus à craindre de la déclaration des droits, que nous de leurs boulets. Dites à l'univers qu'ayant renoncé au brigandage des conquêtes, vous ferez cauſe commune avec tous les peuples réſolus à ſecouer le joug pour ne dépendre que d'eux-mêmes. Puiſque la juſtice eſt pour nous, ſans doute il nous ſecondera celui qui balance les deſtins des empires, & qui tient en ſa main le ſalut des nations. L'impulſion eſt donnée à l'Europe attentive, ſon horoſcope annonce qu'elle s'ébranle pour nous ſuivre : il ſemble que les temps ſont accomplis, que le volcan de la liberté va faire exploſion, réveiller les peuples, & opérer la réſurrection politique du globe.

Vous travaillez donc pour la famille du genre humain : à meſure que vous déblayerez ce fatras de lois antiques, dont la barbarie eſt inalliable avec nos mœurs; à meſure que l'art ſocial perfectionnera nos inſtitutions politiques, elles deviendront la propriété du monde entier. Puiſſe le génie de la liberté embraſſer bientôt l'univerſalité des régions, y faire aſſeoir la paix à côté des vertus, y fixer le règne du bonheur, & par les liens d'une ſainte fraternité, uniſſant tous les hommes, hâter le moment où il n'y aura plus de peuples étrangers !

COPIE

De la LETTRE *écrite à M. Grégoire, Evêque du Département du Loir & du Cher, par la Société des Amis de la Conſtitution, établie à Bordeaux.*

MONSIEUR,

Nous avons entendu avec le plus vif intérêt la lecture de votre adreſſe aux nouveaux repréſentans du peuple français, & nous partageons tous les ſentimens que vous

y professez, avec cette vertueuse énergie qui vous caractérise. Vous parlez de leurs devoirs aux législateurs d'une nation qui veut être libre, en homme qui les connoît & les a bien remplis; vous parlez au peuple en citoyen qui n'a jamais méconnu les droits sacrés de l'homme & qui sait apprécier la liberté. En un mot, vous nous tracez à tous la route que nous devons suivre pour parvenir au faîte du bonheur; & vous joignez ainsi le précepte à l'exemple que vous avez donné dans votre carrière législative, de toutes les vertus & de tous les genres de dévouement. La France entière, Monsieur, vous a distingué parmi le petit nombre de ceux que l'opinion publique a décoré du beau nom d'incorruptibles, de ceux qui méritent les hommages & la reconnoissance du peuple; veuillez en recevoir de notre part les témoignages les plus sincères: Nous vous portons tous dans nos cœurs, & notre affectueux attachement sera aussi durable que le souvenir des services que vous avez rendus à la nation & de tout ce que vous avez fait pour la liberté.

Nous sommes très-sincèrement,

MONSIEUR,

Vos affectionnés concitoyens; les membres composant la société des amis de la constitution, établie à Bordeaux.

Bordeaux, le 28 Octobre 1791, l'an 3e. de la liberté.

A BORDEAUX,
Chez A. LEVIEUX, Imprimeur de la Société des Amis de la Constitution.